



## Modèles linguistiques

54 | 2006

La préposition en français (II)

---

### 9. De l'identité de la préposition *en*

Ichraf Khammari

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ml/582>

DOI : 10.4000/ml.582

ISSN : 2274-0511

#### Éditeur

Association Modèles linguistiques

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2006

Pagination : 115-135

#### Référence électronique

Ichraf Khammari, « 9. De l'identité de la préposition *en* », *Modèles linguistiques* [En ligne], 54 | 2006, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ml/582> ; DOI : 10.4000/ml.582

---

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

© Modèles Linguistiques

---

## 9. De l'identité de la préposition en

Ichraf Khammari

---

- 1 Nous nous proposons de réunir, dans ce qui suit, les principales hypothèses qui cherchent à caractériser l'emploi de *en*, en commençant par les placer dans leur cadre théorique. Nous tenterons d'en retenir l'essentiel sans mélanger des résultats issus de tout un fond théorique propre à chaque linguiste et de voir, sur un corpus de verbes introduisant un complément de V de type en N, quelle hypothèse est la mieux adaptée à la description de la préposition *en*, dont on cherche à dégager le fonctionnement.

### 1. La préposition *en* dans la psychomécanique du langage de G. Guillaume

- 2 La théorie de G. Guillaume prend pour postulat l'unicité du signifié de puissance donnant naissance à une grande variété de signifiés d'effet selon la précocité de la saisie opérée par la pensée sur elle-même lors de son mouvement, variété pouvant aller jusqu'à la contradiction.
- 3 L'« effectation » est l'opération nécessaire au passage du signifié de puissance au signifié d'effet. Cette effectation qui s'opère en un temps, certes très court mais bien réel, est au cœur de la psychomécanique du langage. En effet, l'analyse psychomécanique d'un fait de langue passe nécessairement par une détermination de la suite ordonnée des opérations élémentaires de pensée nécessaire à la construction de ce résultat. Selon G. Guillaume, les signifiés et les signes ne sont pas disponibles dans la mémoire, mais sont construits lors de l'effectation.
- 4 L'idéogénèse constitue la première opération de pensée nécessaire pour produire le signe. Particularisante, elle apporte la matière notionnelle en diminuant l'extension du mot. Elle est suivie d'une morphogénèse généralisante faisant appel aux systèmes du genre, du nombre, puis de la fonction - ce qui signifie que l'idée particulière prend sa place dans le système général des catégories dans la Langue et dans le Discours.

## 1.1. Les parties de langue

- 5 G. Guillaume distingue par leur idéogénèse les parties de langue prédicatives des parties de langue non prédicatives. Les parties de langue prédicatives sont régies par un mécanisme d'incidence, « mécanisme qui régit la relation entre apport de signification et support de signification » (Boone & Joly, 2004 : 234). L'incidence peut être interne (le substantif et le verbe à l'infinitif), externe du premier degré (le verbe conjugué, l'adjectif), ou externe du second degré (l'adverbe).
- 6 Les parties de langue non prédicatives sont caractérisées par la *transcendance* : le dépassement en abstraction des parties de langue prédicatives. C'est en effet la forme d'une partie de langue non predicative qui lui confère sa *charge notionnelle*, on peut donc parler d'*idéogénèse formelle*. Cette transcendance se manifeste sous forme de *transprédicativité* (pronom et article), avec un même type de régime d'*incidence* que les parties de langue prédicatives et de *transincidence* (conjonction et préposition).

## 1.2. Concrétion et article zéro

- 7 En prélude à son étude des prépositions dans *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, G. Guillaume met en valeur le fonctionnement d'un article bien particulier, l'article  $\emptyset$  (comme dans *mettre bas* : *mettre +  $\emptyset$  + bas*).
- 8 Le concept abstrait (en langue) porté par un nom peut perdre en abstraction du fait de la fonction de ce nom dans la phrase (en discours). On dit qu'il est concrété, et le nom prend l'article zéro. Lorsque le signifié de puissance d'un nom est concret, ce nom peut prendre l'article zéro, mais c'est ici la part d'abstraction que comprend le signifié de puissance du nom qui est concrétée.
- 9 Cette « frange d'idées abstraite », ainsi que la nomme G. Guillaume, peut être un sens figuré du nom concret, comme dans *boutique* dans *fermer +  $\emptyset$  + boutique*, qui réfère non pas au magasin, mais à l'activité de commerce. Elle peut aussi dénoter une impression abstraite suscitée par un nom concret, comme *feu* dans *faire +  $\emptyset$  + feu*. *Feu* exprime alors non pas les flammes elles-mêmes, mais l'impression que leur mention laisse dans l'esprit : leur couleur, leur éclat, leur crépitement. Enfin, il peut s'agir d'une idée abstraite désignée par extension (*nauffrage* appelle les notions de *catastrophe*, de *mort*) ou de la valeur la plus momentanée de deux idées contradictoires renfermées dans un nom.
- 10 L'institution dans la langue d'une concrétion peut donner un sens plus concret en langue à un nom auparavant abstrait (*reproche*, *miracle*) en langue mais souvent concrété en discours. L'utilisation de l'article zéro n'est alors plus nécessaire (*faire miracle* est devenu *faire un miracle*).
- 11 Prennent l'article (*le* pour les noms concrets ou abstraits, *un* pour les noms concrets) les noms dont le sens naturel n'est pas contrarié par l'emploi. G. Guillaume distingue ainsi la faculté, le caractère potentiel et abstrait dans *perdre le sommeil*, de la sensation immédiate exprimée par *avoir sommeil*. L'utilisation de l'article *le* permet aussi de distinguer le sens purement abstrait d'un sens de moindre abstraction. Ainsi, les noms désignant quelque chose que l'on imite sont précédés de *le* pour exprimer un modèle abstrait auquel on se conforme (*faire la sourde oreille*) et de l'article zéro lorsqu'il s'agit d'une forme réalisée effectivement (*faire masse*). A l'inverse, *prendre congé* véhicule un sens plus abstrait (partir

avec la permission de son hôte) que *prendre un congé* (signaler et justifier ses jours d'absence).

- 12 Avec l'article zéro, le sens du nom en effet est totalement déformé par rapport au sens du nom en puissance, « imprévisible selon sa seule notion » (*ibid.* : 236). Le sens du nom étant d'autre part réfléchi dans un plan plus concret, l'article zéro permet de « réintroduire toutes les richesses des sens fugitifs dans la série des sens positifs [ce qui est réalisé effectivement] » (*ibid.* : 250). G. Guillaume parle d'asymétrie entre nom en puissance et nom en effet.
- 13 Selon lui, l'affirmation progressive de l'article, lorsqu'il est apparu, a permis à certains types résistants de subsister. Cette opposition a disparu pour certains noms et s'est fortifiée pour d'autres, marquant ainsi la différence entre l'article zéro et les articles *le* et *un*.

### 1.3. La préposition : module et arguments

- 14 La psychomécanique du langage vise une explication de l'acte de langage au niveau structural, *l'idéation de structure*, par opposition à la linguistique fonctionnelle. A ce niveau, la préposition ne possède pas la propriété d'incidence à un support, mais peut être présentée comme un double mouvement *d'afférence* (rapprochement) et *d'efférence* (éloignement) par rapport à une limite. Ce double mouvement constitue le *module* de la préposition. Ce module justifie d'ailleurs un regroupement par paire (*a/de*) correspondant à la dualité afférent (e.g. *a*) / efférent (e.g. *de*). Lorsque le mouvement est proche de la limite, les deux prépositions pourront alterner moyennant une *addition de nuance*, comme dans les exemples de G. Guillaume cités par J. Cervoni (1991 : 83) : *Ce sont des idées a Pierre ; Ce sont les idées de Pierre*.
- 15 Après épuisement du jeu des *incidences*, la préposition manifeste une incidence non pas à un *support*, mais à l'intervalle séparant deux *supports* qui ne peuvent être reliés par un mécanisme apport/support. La préposition est choisie lors de l'effection comme le signe adéquat pour exprimer la relation entre ces deux supports, que G. Guillaume nomme *argument* de la préposition, ou *argumentation* de l'intervalle entre les deux supports. Par exemple, dans *Je vais [...] Paris*, l'argumentation de l'intervalle est la direction et la préposition adéquate est *a* (*ibid.* : 77). Ce choix de la préposition est suscité par deux types d'affinités : affinité entre les termes à relier et affinité entre préposition et argumentation de l'intervalle. Pour expliquer cette seconde affinité, G. Guillaume établit une « filiation des arguments, par affinité » (*ibid.* : 81).

### 1.4. Les limites posées par G. Guillaume à une théorie de la préposition

- 16 Selon G. Guillaume, une théorie des prépositions doit pouvoir relier la valeur fondamentale (le module) de la préposition, fixe, à ses effets de sens possible (arguments), rendus « fugaces » du fait notamment des additions de nuances ainsi que de la filiation des arguments. Il suggère d'utiliser les associations préposition-argument les plus instituées dans la langue pour dessiner une esquisse de théorie de la préposition en les classant selon la convenance du linguiste, tout en rappelant que les nouveaux emplois viennent modifier cette esquisse. Il en conclut : « Si j'avais à écrire une thèse sur la préposition, ce que je mettrais en relief, c'est la méthode d'analyse à employer. Je

laisserais la porte ouverte aux applications, en ne fixant pas trop les choses sur ce plan » (Guillaume cité par Cervoni, 1991 : 87).

- 17 La psychomécanique du langage se situe donc à l'interface entre le structuralisme - la langue est un système - et le cognitivisme - la langue est définie en termes d'opérations de pensée. Le module de la préposition, au niveau puissanciel, constitue l'identité sémantique de la préposition. La connaissance de ce signifié de puissance permettrait de prévoir les divers signifiés d'effets de la préposition, les arguments, sans permettre toutefois de se passer de leur classement.

### 1.5. L'identité de *en*

- 18 G. Guillaume établit une correspondance directe entre la symétrie du nom, l'article et la symétrie de la préposition : « La préposition symétrique se fait suivre du nom symétrique avec article ; la préposition asymétrique, du nom asymétrique sans article » (Guillaume, 1919 : 254). Parmi toutes les prépositions rapprochées par paire, cette notion d'asymétrie ne concerne que *dans* et *en*, *en* étant la valeur déformée de *dans*. Cette opposition entre les deux prépositions manifeste « la déformation de la fonction [...] par un changement de forme apparente ».
- 19 La différence entre *en* et *dans* est décrite en termes d'intériorité. *Dans* manifeste une simple intériorité : dans *Le livre est dans le feu*, le feu entoure le livre, mais n'est pas intérieur à lui. Dans *Le livre est en feu*, en revanche, le livre est certes intérieur au feu, mais le feu est exprimé comme intérieur au livre. « Ce qui était à l'extérieur comme devant contenir passe à l'intérieur et devient contenu réel » (*ibid.* : 266). G. Guillaume nomme *réversion sur le sujet* le rapport d'intériorité inverse de celui de *dans*.
- 20 Plusieurs conditions doivent être réunies pour que l'utilisation de *en* s'impose par rapport à celle de *dans*. Tout d'abord, le contexte doit exprimer un fait positif pour appeler la concrétion. Ensuite, le sujet doit être en mesure de recevoir l'idée nominale (susceptible de se reverser sur lui), et ne doit donc pas faire l'objet d'un emploi impersonnel. Enfin, le concept doit être abstrait, à moins que le signifié de puissance du nom ne possède une part d'abstraction (sens figuré, sens par extension, sens impressif, etc.), pour que la concrétion puisse s'opérer.
- 21 Les noms abstraits suivent le régime imposé par l'article zéro. Le concept abstrait concrété « exprime une situation du sujet » (*ibid.* : 268), un mode du sujet. Dans *Il avance en silence*, ce mode « devient l'attitude observée par celui-ci durant l'action » (*ibid.* : 267). Le silence devient en quelque sorte intérieur à l'action, alors qu'il l'entoure dans *parler dans le silence*.
- 22 Lorsqu'un nom concret est employé avec *en* et l'article zéro, il marque une double intériorité. Un tel emploi exprime d'une part l'intériorité du sujet au concept concret du nom, et d'autre part, comme mouvement inverse, l'inclusion dans le sujet de l'idée morale (ou abstraite) associée au nom concret. Dans *être en prison*, c'est l'idée nominale de *prison* - qui recouvre « tout ce que le mot prison, interprété moralement, renferme de douloureux » - qui est « précipitée sur le sujet » (*ibid.* : 268).
- 23 G. Guillaume explicite ce fonctionnement qu'il attribue à *en* dans le cadre des idées de lieu, des idées de situations, des états moraux et de l'idée de distance à une norme. Sa conception de *en* se démarque fortement d'une hypothèse de sens spatial : par rapport à *dans*, *en* privilégie « la condition morale sur le lieu matériel », « la disposition morale sur

le lieu mental », « la conception de lieu mobile sur celle de lieu immobile », « le temps défini sur le temps indéfini » (*ibid.* : 269).

- 24 Dans le cas d'idées de situation réversibles sur le sujet, ce qui est nécessaire à l'utilisation de *en* et de l'article zéro, *en* exprime une condition potentielle, comme *des colis en souffrance* qui « attendent qu'on s'en occupe » (*ibid.* : 271), alors que *dans* exprime des circonstances externes, qui entourent le sujet (*vivre dans le luxe*). Concernant les conditions morales, l'utilisation de *en* concerne les noms dont « le manque d'attache avec le réel fait du nom quelque chose d'assez fugitif qui n'est réalisable momentanément que par la concrétion formelle du traitement zéro » (*ibid.* : 273). Lorsque le nom dénote ce que le sujet éprouve effectivement, la concrétion ne peut s'opérer et l'on utilise la préposition *dans* suivie de l'article (*dans le chagrin, dans la joie*). Enfin, lorsque le sujet est comparé à une norme, celle-ci reste extérieure à lui, et la préposition *dans* est préférée à *en* (*être dans l'erreur*).

## 1.6. Asymétrie de *en* et évolution de la langue

- 25 G. Guillaume note que cette différence entre les deux prépositions se marque de plus en plus dans la langue : « Il importe de bien fixer ce mouvement sous son aspect élémentaire, car il va gagner progressivement du terrain dans la langue et finalement, se répéter partout, là même où on s'attendrait le moins à le rencontrer, c'est-à-dire parmi les idées purement abstraites » (*ibid.* : 266). Il établit une correspondance directe entre l'asymétrie du nom, l'article et l'asymétrie de la préposition *en*, valeur déformée de *dans*.

### 1.6.1. Cas de fonction et préposition

- 26 A la suite de B. Pottier, J. Cervoni (1991) dans *La préposition, étude sémantique et pragmatique* entreprend de relier le sémantisme des prépositions à la grammaire casuelle, car « comprendre le rapport marqué par une préposition consiste, pour une bonne part, à retrouver les relations casuelles à la représentation et à l'expression desquelles elle contribue » (*op. cit.* : 52).
- 27 La relation entre *en* et les cas de fonction présente néanmoins une difficulté difficilement contournable, car cette relation apparaît d'autant moins nettement que la préposition est abstraite.

### 1.6.2. La préposition *en* tant que relateur dans A-R-B

- 28 En tant que guillaumien, J. Cervoni se propose d'étudier la préposition *en* tant que relateur, comme l'a fait B. Pottier dans *Systématique des éléments de relation*, mais selon son régime d'incidence à un intervalle entre deux supports.
- 29 La cohésion entre les termes AR d'une part et RB d'autre part peut notamment expliquer la relation entre préposition et préfixe. Lorsque l'intervalle entre deux supports dont la préposition manifeste l'argumentation diminue, la préposition peut être portée « soit au-devant du premier terme prédicatif, soit après le second, alternance obligée. Là où les deux moyens sont employés, le préfixe est alternativement séparable et inséparable. Là où le premier est seul employé, le préfixe est inséparable » (*veiller sur quelqu'un — surveiller quelqu'un, \*veiller quelqu'un sur*) (Guillaume cité par Cervoni, 1991 : 99).

- 30 Les supports A et B sont tous deux nécessaires à leur mise en relation par la préposition, pour qu'il existe entre eux un intervalle à argumenter. B est facilement repérable et obligatoirement explicite. Lorsqu'il est absent, d'après l'auteur, la préposition redevient un adverbe (*Il est venu avec*), contrairement à l'hypothèse de B. Pottier selon laquelle : « Pour nous, il n'existe en langue qu'un morphème (appelons-le préposition), dont la construction directe a lieu avec un terme B nominal » (1962 : 197). J. Cervoni note que ce retour à la forme adverbiale n'est pas possible pour les prépositions abstraites comme la préposition *en*, du fait de sa charge notionnelle insuffisante pour jouer le rôle d'apport. Quant au terme A, il peut être implicite, mais signifié par le contexte. J. Cervoni suggère de recourir à la pragmatique pour procéder à son repérage dans la phrase.
- 31 Dans le cas de la complémentation verbale, la cohésion du syntagme prépositionnel complément avec le verbe est certes forte, mais moins que celle unissant la préposition à un syntagme nominal (*Ce livre appartient, si je ne me trompe, au professeur* ; \**Ce livre appartient a, si je ne trompe, le professeur*) (1991 : 110). La chronologie génétique des éléments de la phrase est essentielle en psychomécanique, et permet, selon J. Cervoni, de déterminer les degrés de cohésion entre A et R, R et B, AR et B et A et RB : plus un élément de la phrase est construit précocement, plus il montrera une forte cohésion interne entre ses éléments constitutifs. Cette démarche permet à J. Cervoni de déterminer d'une part que la préposition intervient après la genèse des termes A et B, mais avant les opérations de thématization et de focalisation. D'autre part, tous les compléments prépositionnels pourront être considérés comme des ajouts sémantiques construits postérieurement à A : « ils sont tous des « déterminations » en ce sens qu'ils ajoutent à ce que dit leur support une notion qui circonscrit le domaine d'application de celui-ci » (*ibid.* : 121). Si l'on suppose l'existence d'un lien entre un syntagme et le sémantisme de son support, la chronologie génétique AB permet d'avancer que A opère une contrainte sur le choix de B.

## 2. L'approche culiolienne

### 2.1. Ni mentaliste-cognitivist, ni référentialiste

- 32 Partant de la définition de la sémantique comme une « analyse des représentations mentales déclenchées par et appréhendées à travers le matériau verbal qui leur donne corps », J. -J. Franckel (2002) distingue la démarche culiolienne, qu'il qualifie de *constructiviste*, de l'approche *mentaliste-cognitivist*. Dans la théorie des opérations énonciatives, une unité linguistique n'est pas dotée d'un sens en soi, mais celui-ci est le « résultat » des interactions entre un item donné et son environnement. L'identité sémantique d'un item est un invariant, une définition qui va se retrouver dans tous ses emplois (vision proche de celles de F. de Saussure et de G. Guillaume), et qui se définit à travers les variations du mot en discours, relativement à son interaction avec le cotexte. Les culioliens remettent en question les catégories extralinguistiques (espace, temps, notion, etc.) relativement auxquelles est défini le sens d'une unité linguistique dans la théorie mentaliste, pour laquelle le sens préexiste à la forme (linguistique) et en est indépendant. Les prépositions du français ont des emplois « indépendants » de l'expression de l'espace (*ibid.*), et l'invariant de *en* n'est pas spatial. D'autre part, si l'on dit que *en* s'emploie souvent avec certains noms de lieu, on ne fait que décrire une de ses distributions possibles, sans faire appel à une représentation mentale préalable de l'espace qui ne se traduirait que par cette préposition. De même, dans l'exemple que donne J.-J. Franckel *Je vois bien ce que tu*

veux dire, l'item voir n'a pas de lien extralinguistique avec la perception. Un tel rapprochement est possible uniquement *a posteriori*, et dans la mesure où il correspondrait au résultat de l'interaction du verbe avec son environnement.

- 33 Comme la théorie harrissienne, la sémantique de A. Culioli est non référentialiste. La langue n'est pas le reflet du monde objectif ou de catégories logiques préalables extérieures à la langue. Cela impose au moins deux implications à la méthode culiolienne : d'une part, le sens n'est pas directement accessible, et ne peut être appréhendé que par la reformulation de l'énoncé (*ibid.* : 8), laquelle s'accompagne d'une altération du sens. Le postulat sous-jacent est qu'il n'y a ni différentes manières pour exprimer un même sens, ni un sens « propre » qui serait opposable à d'autres « dérivés ». D'autre part, seuls les faits linguistiques observables dans l'énoncé forment l'objet de l'analyse (De Vogüé & Paillard, 1997 : 41). On ne part pas de catégories préexistantes mais du fonctionnement des unités dans les différentes langues. Dans ce cadre, l'étude, par exemple, du préfixe *en*<sup>1</sup> ne consistera pas à lui affecter une valeur factitive, puisque cette valeur est particulière à tel ou tel emploi et n'a pas d'existence propre, et que le préfixe *en* peut présenter une telle valeur dans *Léa enrage Max*, mais non dans *Léa embellit de jour en jour*.

## 2.2. Une théorie des observables

- 34 La théorie des observables pose le problème de savoir quelles données sont à prendre en considération dans l'analyse linguistique, et cela d'autant plus que le langage est à la fois l'outil et l'objet d'étude (Franckel, 2002 : 7). Il faut donc un modèle suffisamment abstrait et généralisable à toutes les langues : « une théorie de l'observation » selon les termes d'A. Culioli, et la mise au point d'un métalangage qui se construit « au moyen d'un va-et-vient entre observation et théorisation » (Gilbert, 1993 : 65), ne laissant aucune part ni à l'extralinguistique, ni à l'intuition.
- 35 La méthode définie par A. Culioli (1990 *in* 2000 : 17-18) dans sa théorie des observables est distributionnelle et hypothético-déductive. Elle ne prétend pas être systématique, au sens d'analyser toutes les distributions des items à décrire, mais « systématisée » au sens de « description systématisée d'unités particulières de langues diverses appréhendées à travers la variation des rapports de ces unités avec leur entourage textuel » (Franckel & Paillard, 1998 : 60).

## 2.3 Théorie des formes schématiques

- 36 La théorie des opérations énonciatives considère chaque unité comme le « marqueur » d'une opération invariante que l'on essaye de révéler à partir de l'unité observable, et seule accessible à l'analyse sous-jacente. L'unité est un opérateur invariant, les éléments du co-texte une opérande. Dans ce cadre, la valeur de l'unité résulte de son interaction avec un environnement donné (un co-texte) : l'invariance est donc à distinguer de l'hypothèse d'un sens premier, de base, propre et abstrait, préalable à l'emploi de l'unité en contexte.
- 37 Cette première vision de la théorie des opérateurs a évolué vers une théorie des formes schématiques. En effet, certes le dit « opérateur » agit sur le co-texte, mais inversement, le co-texte opère sur lui. Il s'agit donc d'une interaction réciproque, où il n'y a plus lieu de parler d'opérateur invariant, mais de forme schématique. « C'est un schéma au sens où elle organise le cotexte et où elle l'interprète. C'est une forme au sens où elle est



susceptible de prendre plusieurs valeurs, où elle est variable » (Franckel & Paillard, 1998 : 61). La forme schématique d'un item « met en jeu » des variations qui s'organisent de manière régulière et obéissent à des principes régulateurs, permettant ainsi d'appréhender le lexique comme un domaine de régulation.

## 2.4 Méthodologie des prépositions

- 38 La recherche de la forme schématique (ou FS) d'un item ne peut se faire qu'à travers l'étude de ses emplois. J.J. Franckel & D. Lebaud (1991) partent donc des diverses occurrences de la préposition *en* en essayant de la « désintriquer » du co-texte.
- 39 Ils considèrent que le préfixe et la préposition *en* ont une même FS, mais distinguent entre le préverbe et l'adverbe pronominal du fait de la différence de leur étymologie. La FS ne varie pas en fonction de la catégorie (nom, verbe, ...) du co-texte, ou de la nature des termes le constituant. « Du point de vue du fonctionnement de *en*, il n'y a pas lieu d'établir de distinction fondamentale entre *dormir en chemise de nuit* et *dormir en chien-de-fusil* entre *s'habiller en noir* et *s'habiller en vitesse*, entre *parler en anglais* et *parler en homme responsable*, entre *voyager en autobus* et *voyager en uniforme* » (*ibid.* : 67). L'incompatibilité de *en* avec tel ou tel mot n'est pas toujours à prendre en considération pour dégager la FS, et sa distribution est considérée comme parfois *anarchique* et lieu de *turbulence*.

## 2.5. Forme schématique de *en* préposition / préfixe

- 40 *En* préverbe construit avec un spécificateur (généralement le terme qui le suit) et un situeur (explicite ou à déterminer) une occurrence complexe, telle que le spécificateur n'a pas d'existence en dehors de sa relation avec le situeur dans cette occurrence complexe, et inversement. Le spécificateur instaure, par le biais de *en*, une « typification contingente » (*i.e.* en rapport avec le situeur et valable uniquement « par et pour » l'occurrence complexe), sur un mode « purement qualitatif » constitutif de l'occurrence du situeur. « La spécification n'introduit pas une propriété distinctive sur une occurrence constituée, dont elle déterminerait ainsi une variante qualitative opposable à d'autres, elle marque une propriété constitutive d'une occurrence » (*ibid.* : 61). Ainsi dans *une table en bois*, *en N* n'est pas une variante de *en plastique*, *en fer*, *en verre*, mais *en bois* (comme aurait pu l'être *en plastique*, *en fer*, *en verre* dans respectivement *une table en plastique*, *en fer*, *en verre*) est constitutif de l'occurrence *une table*, elle-même non autonome par rapport à *en bois*. Il s'agit d'une occurrence complexe qui ne permet pas de rupture (temporelle, notamment) entre *une table* et *en bois*.
- 41 Contrairement aux adjectifs postposés aux noms, il ne s'agit pas d'un rapport attributif. Ainsi *un homme en rouge* (exemple de Franckel & Lebaud 1991) est à rapprocher d'un *bel homme* et non d'un *homme beau* (ou *un homme rouge*). Il n'y a pas *homme* et *beauté*. *En* ne donne pas à voir *beauté* comme une occurrence autonome.

### 2.5.1. Le situeur ?

- 42 Le situeur de « *en N* postposé » est généralement le verbe, par exemple, pour être *en N* (*Il est en beauté*), pour *V en N* (*lire le texte en 2 heures*), et pour le gérondif non repère (*Elle sort en parlant*) où le situeur est le verbe de la principale.

- 43 Pour *N en N* (*du papier en rouleau*), *du papier* est « le situeur de l'occurrence dont le « circonstant » constitue le spécificateur ». Il l'est également dans *enrouler du papier*, à ceci près que *enrouler* est spécificateur par le biais de *en*, et joue aussi le rôle de « vecteur de temporalisation », et cela indépendamment du préfixe et de l'occurrence complexe.
- 44 Avec les verbes préfixés par *en*, c'est le complément d'objet direct qui est le situeur : « de ce fait, le verbe présente la propriété d'être transitif », mais pour certains verbes préfixés « le rôle de situeur peut, en l'absence d'un  $C_1$  être rempli par le sujet du verbe » (*ibid.* : 63).

### 2.5.2. Fonction de repère

- 45 Quand *en N* est en position de repère, le situeur est à reconstituer. La reprise du situeur dans l'énoncé peut être marquée explicitement par un opérateur de reprise, ainsi *ces, tel* dans les constructions *en ces N, en tel N* ou bien l'opération de reprise n'est pas explicitée et le situeur correspond à un préconstruit contextuel.
- 46 C'est le cas de *En laine ou en daim, un manteau est toujours cher ; En prof, il est impayable ; En 1991 ; En France ; En Paul* - termes dits à « valeur référentielle autonome » (*ibid.* : 71).
- 47 La position repère de *en N* fait apparaître des contraintes liées à sa position en tête de phrase qui lui confère une valeur « temporelle ou causale » indépendante du fonctionnement de *en*.
- 48 J.J. Franckel & D. Lebaud (1991) distinguent alors une première source de variation selon que *En Spécificateur* est en position repère ou non, opposant ainsi *En homme avisé, il a réservé sa réponse à Il a agi en homme avisé* qui ne tient pas compte de la nature lexicale du situeur et du spécificateur, d'où la possibilité de rapprocher (*en s'y prenant ainsi / en tenue légère / en vacances / en train / en public / en Corse*), *on y arrive plus facilement* qu'il considèrent comme « formellement identique(s) ».

### 2.5.3. Catégorie du situeur et du spécificateur

- 49 La nature des constituants n'est importante que dans la mesure où le sémantisme des items peut ou non se prêter aux effets « locaux » (*i.e.* effets de sens non systématiques mais valables sur un grand nombre de cas) de « centrage, actualisation, fonction intrinsèque ». *En* donne au spécificateur une valeur qualitative et le sémantisme des spécificateurs construit des variantes.
- 50 La « valeur de localisateur spatial (*ville, mer, etc.*) ou de quantification (quantification temporelle par exemple, dans le cas de *en deux heures*) » (*ibid.* : 67) véhiculée par certains spécificateurs et la « valeur purement qualitative » seraient en contradiction si *en* n'était pas dans la construction. *En* permet de réaliser cette fonction typifiante en gommant la valeur de localisation spatiale ou temporelle. Ainsi « *une idée en l'air* correspond à un type d'idée... *ce que je cherche à comprendre en Montaigne* renvoie à un type qualitatif de compréhension... *aller de ville en ville* ou *de port en port* (qui) traduit un type de cheminement [...] *lire ce livre en deux heures* spécifie qualitativement l'occurrence de lecture qui se construit... » (*ibid.* : 68).

### 2.5.4. Être en N : la valeur qualitative se reporte sur le sujet

- 51 La valeur qualitative constitutive de l'occurrence du situeur (le situeur, rappelons-le, est le verbe notamment pour les structures *être en N* et *V en N...*) peut se reporter sur le sujet

dans *Il être en N*, comme pour *Je suis en avance, Il est en beauté*. Elle est constitutive de *du papier* dans *du papier en rouleau*. *En N* est une manifestation du sujet à un moment donné. Elle est nécessaire à sa définition, et le sujet n'est défini qu'à travers la spécification « actualisée » qu'en fait *en N*.

- 52 Dans *Il est en beauté*, *il est* à considérer à travers *en N*, et *en beauté* est la manifestation à travers laquelle *Il* est appréhendé. La propriété introduite est circonstancielle, momentanée, du sujet et non une caractéristique du sujet.

### 3. Les travaux de D. Leeman sur les prépositions, dans le cadre de la linguistique descriptive

- 53 La linguistique descriptive se situe dans le cadre théorique défini par F. de Saussure et à sa suite par Z. Harris, qui fournit de surcroît des outils méthodologiques pour mener l'investigation. La langue est conçue comme un système autonome dont les unités se définissent les unes par rapport aux autres. La description grammaticale s'intéresse au sens tel qu'institué dans la langue et par la langue pour en formuler une construction hypothétique, en essayant - comme le fait Z. Harris - d'exclure le référentiel et l'extralinguistique, sans pour autant nier l'existence d'un rapport indirect entre le monde (ou la pensée) et la langue.
- 54 En effet, outre un signifié en langue, il existe un sens en discours défini par « des processus relevant d'une dimension pragmatique (prenant en considération l'usage), tels l'inférence ou l'instruction » (Moeschler & Reboul 1994), ce qui permet à la description grammaticale d'admettre une « pragmatique intégrée supposant la prise en compte des « effets de sens » (Guillaume 1919) dans la construction du signifié » (Leeman, 1997b : 195). Néanmoins, ces processus ne sont pas à la source des contraintes morphosyntaxiques et n'offrent pas toujours une explication à ces dernières (*ibid.* : 197).

#### 3.1. Non-équiprobabilité des unités, principe de naturalité et biunivocité entre forme et sens

- 55 Le principe de *linéarité*, appliqué par Z. Harris au *discours*, concerne le signifiant chez F. de Saussure ; la propriété de « *dénombrabilité* des combinaisons d'éléments » répond, lui, aux contraintes syntagmatiques dans les deux approches ; quant à la *redondance*, renvoyant à la *non-équiprobabilité* propre à toutes les unités linguistiques (cf. Leeman, 1998 : 65-66 ; Leeman, 1996a : 211), elle permet de constituer l'identité sémantique des mots (Leeman 1999).
- 56 Si l'on admet que la langue est un système (F. de Saussure et Z. Harris) et que son fonctionnement repose sur le principe de relation bi-univoque entre le sens en langue (ou signifié) et la forme (ou signifiant), on doit admettre le « principe de naturalité » qui « suppose qu'il n'y a ni « synonymes exacts » (comme le dit J.C. Milner 1989), ni « mot vide » (toute forme ayant un sens) et que toute différence dans la forme suppose une différence dans le sens et réciproquement - et inversement » (Leeman 2003).
- 57 La « biunivocité » entraînant un lien « consubstantiel » entre forme et sens, le sens ne peut être considéré qu'en tant qu'il est corrélé à une forme, de sorte que « l'entité (réelle ou imaginée) en question soit ce qu'évoque une forme linguistique », ou de même peut-on

parler de forme « informée » du fait que « la suite matérielle est associée à un sens » (Leeman, 2001 : 12).

### 3.2. Identité de *en*

- 58 Le postulat méthodologique est que, puisque les combinaisons ne sont pas équiprobables, alors les possibilités et impossibilités distributionnelles nous renseignent sur l'identité du terme : son signifié grammatical contraint le contexte de la préposition et sélectionne tel paradigme ou tel lexème plutôt qu'un autre. Et réciproquement, le choix de la préposition permet en retour de délimiter une classe de noms - « par exemple *peur* et *colère* sont classiquement tous deux rangés dans les noms de « sentiments » » mais l'un est compatible avec *en* et pas l'autre (Leeman, 1995 : 56).
- 59 Dans ce cadre de travail, D. Leeman procède en se donnant un SP répondant à une certaine interprétation intuitive (moyens de déplacement, parties du corps, noms de qualités) puis en étudiant les paradigmes qui peuvent entrer dans sa constitution pour en proposer une caractérisation à travers leur interaction avec la préposition *en*, et décrit par là même le fonctionnement de *en*. L'analyse distributionnelle et syntaxique conduit à corriger le rassemblement opéré préalablement sur des bases intuitives (ainsi *navire* n'entre pas dans le paradigme de *bateau* puisque l'on n'a pas \**voyager en navire* comme on a *voyager en bateau*).

#### 3.2.1. Les moyens de déplacement

- 60 En ne s'associe pas aux moyens de déplacement naturels (à *cheval*, mais \**en cheval*), contrairement à *en barque*, *en auto*, *en autobus*, *en T.G.V.*, *en métro*, *en aéroplane*, *en ballon*, *en fusée*, etc. (Leeman 1985).
- 61 L'opposition naturel vs construit est reprise et étendue par D. Leeman dans *Les circonstants en question(s)* où « construit » renvoie aussi à l'interprétation que donne le locuteur à un nom donné. Ainsi *froid* dénote un phénomène naturel mais en *froid* dans *des amis en froid* désigne un état des amis dont l'interprétation est construite à partir de l'observation que l'on peut faire d'eux.
- 62 L'hypothèse du « construit » est remplacée plus tard (l'étude de nouveaux types de syntagmes conduisant à amender les hypothèses précédentes) au profit de la thèse du « résultatif ».

#### 3.2.2. Noms de partie de corps

- 63 Les noms de parties de corps, une fois employés avec *en*, ne désignent plus le naturel (en rapport avec l'être humain), mais « un état résultatif en rapport avec l'extérieur de la personne » (*en main*, *en bouche*, *en voix*, *en verve*, *toute en jambes*) ou en rapport avec un procès (*en sang*, *en sueur*, *en larmes*). D. Leeman entend par « état résultatif », résultat d'une « vérification », d'une « évaluation », d'un « jugement » de la part du locuteur : ainsi, *être en voix* qualifie l'individu à partir d'un certain nombre de critères et n'est pas le simple constat qu'il est doté d'une voix.

### 3.2.3. Noms de qualité et noms de sentiment

- 64 *En* s'associe à des noms des deux paradigmes, celui des dits noms de *qualité* « propriété naturelle, intrinsèque » et celui des noms *dits de sentiments* « états provisoires déclenchés par un procès extérieur à la personne », mais dans *en+N<sub>qualité</sub>* le *N<sub>qualité</sub>* ne désigne plus la qualité, en fait, mais soit un état provisoire résultant d'un facteur externe (*être en délicatesse avec la justice*), soit une situation momentanée résultant d'un événement externe (*rendre disponible* → *Luc est en disponibilité* ; *donner confiance* → *la personne est en confiance*), soit enfin un point de vue (porté de l'extérieur) du locuteur (*Il est en cohérence avec ses choix philosophiques* ; *Paul surpasse en élégance tous les hommes que je connais*).
- 65 *En* s'associe avec les noms de sentiment lorsque « l'état est entièrement déterminé par l'extérieur » (*dépression, émoi, dégoût dans avoir en dégoût*) ou lorsque le nom désigne un état manifesté, c'est-à-dire visible (*colère, courroux, fureur, rogne* ; *admiration, adoration, émerveillement* ; *dépression, détresse* ; *joie*). D. Leeman (1995 : 67) emprunte à O. Ducrot (1972) la notion de « sentiment joué » pour décrire l'état qu'exprime le nom dans *être en N*. Il s'agit d'un état observable, donc susceptible de donner lieu, par la formulation avec *en*, à une qualification portée de l'extérieur sur l'individu.
- 66 A l'inverse, ne peut s'associer à *en* un nom de sentiment désignant une propriété inhérente (*angoisse, anxiété, douleur, émotion, goût dans avoir en goût*) ou « l'actualisation d'une propriété latente, comme une maladie, même si celle-ci est déclenchée par l'extérieur. *En* n'est pas compatible avec un nom décrivant un état non manifesté (*peur, effroi* ; *adulation, fascination, vénération* ; *angoisse, anxiété, douleur* ; *gaieté, exultation*). Les noms de qualité et de sentiment dans *être en N* ne désignent donc pas des propriétés naturelles, mais le résultat d'un raisonnement ou d'une interprétation faite par le locuteur (Leeman, 1998 : 102).

### 3.2.4. Noms de vêtements

- 67 Selon D. Leeman, *en* s'associe à la plupart des noms de vêtements, de prothèses, d'accessoires et renvoie à la « vêtture », un type particulier de vêtement qui exclut par là même les noms génériques. La notion de « vêtture » suppose également que le vêtement soit porté « à la place pour laquelle il est conçu » (Leeman, 1996b : 84). Il ne suffira donc pas de porter une robe dans son sac de voyage ou de la tenir entre les mains pour être dit *en robe*.

### 3.2.5. *En* décrit un état passager

- 68 Quand il s'agit de *domaine d'étude*, « *être en* - est dévolu à une situation transitoire ; dire que : *Max est en (horticulture + médecine + agronomie)* ne revient pas à signifier que *Max est ((un) horticulteur + médecin + agronome)* » (Leeman, 1997a : 139).
- 69 D. Leeman qualifie de « sensations internes déclenchées » de l'intérieur du corps les états passagers qui ne s'accommodent pas de *en* (*\*en faim, \*en soif, \*en froid, \*en chaud, \*en sommeil dans \*un enfant en sommeil*).

### 3.2.6. Lieu, temps, manière

- 70 L'emploi de *en* avec des noms de temps, de lieu et de manière peut se résumer ainsi : « la préposition est liée à une activité concernant l'entité dont il est dit *en N* : elle introduit un nom caractérisant le résultat d'une action accomplie, soit par le sujet (de manière agentive : *marcher en silence*, ou non : *un arbre en fleurs*), soit sur l'objet (*mettre les briques en tas*), ou le résultat d'une interprétation construite par l'énonciateur (*consister en, en hôpital*), et donc liés à un extérieur de l'entité qualifiée ».
- 71 Avec la manière, *en* - outre l'expression du résultat - permet d'établir une « coréférence » entre l'entité concernée par *en N* et le *N* en question. Ainsi, dans :
- 72 *Max a cassé le vase en mille morceaux.*  
*La cargaison consiste en bananes, cocos, agrumes.*  
*Mitterrand parle / agit en président.*
- 73 l'énoncé dit que la discussion, le vase, la cargaison, Mitterrand deviennent respectivement *dispute, morceaux, bananes., président*, à l'issue d'un procès (qui peut aussi être une interprétation). *En* introduit aussi selon D. Leeman (1995 : 60) l'« agentivité [...] du sujet par rapport à *en N* » : l'entité concernée par *en N* ou bien cherche à produire un résultat ou bien constitue un résultat en conformité avec ce qu'elle est. Cette analyse permettra notamment d'opposer *travailler en silence, Max est en fuite* à *\*travailler en acharnement, \*un robinet en fuite*.
- 74 Les noms de lieu introduits par *en* supposent une activité liée au lieu (*travailler en cuisine*) et une co-référence entre l'entité dite *en N<sub>lieu</sub>* et le *N*. D. Leeman (*op. cit.*) parle d'« un certain statut attribué au sujet (*en N* désigne le résultat de cette attribution opérée par le locuteur) ».
- 75 L'expression du temps par les compléments *en N* où *N* est soit « un nom quantifié par un numéral cardinal ou *quelques* » soit un nom temporel est plus difficile à relier à la notion de « résultat ». Avec ce type de syntagme, *en* n'accepte que « les verbes lexicalement perfectifs... un verbe perfectif suppose que l'action arrive à son terme, donc aboutisse à un résultat », d'où l'hypothèse que *en N* signifie l'accompli, indépendamment de l'aspect du verbe qui, lui, peut être non accompli. Par exemple, dans *pleurer en une minute*, le sens est que le fait de « pleurer » est ce qui apparaît au bout d'une minute : *en (une minute)* fait de *pleurer* le terme ou le résultat de ce qui s'est déroulé auparavant.

### 3.2.7. Avec les verbes

- 76 Les verbes employés avec *en* expriment la « conversion » d'une entité en une autre. J.P. Boons *et alii* (1976 : 6) considèrent que ces verbes (appartenant aux tables 32A, 32C, 32PL, 38PL, 32CV, 32PL) dénotent soit l'opération technologique permettant de faire changer un objet concret d'état, soit la forme prise par ce changement d'état. Ceux qui n'impliquent pas un changement au terme d'un processus désignent *a priori* le résultat d'une appréciation de la part du locuteur. Ainsi pour *No croit en Ni* : « *N<sub>1</sub>* désigne [...] le concept élaboré par *N<sub>0</sub>* qui croit ». De même, pour *Il agit / parle en président* : « *en N* n'est pas en relation avec *agir* ou *parler* mais avec le processus énonciatif : l'action ou les paroles sont évaluées relativement à leur conformité à une norme » (Leeman, 1998 : 103106).

- 77 En résumé, dans tous les cas étudiés, *en N* exprime le résultat, qu'il s'agisse du résultat d'un procès déclenché de l'extérieur de l'entité dite *en N*, ou du résultat de l'appréciation émise par le locuteur à propos de l'entité dite *en N*.

### 3.2.8. Conclusion

- 78 Les thèses défendues par G. Guillaume, J.J. Franckel & D. Lebaud, et D. Leeman s'inscrivent dans des théories différentes et, en tant que telles, ne peuvent être appliquées en dehors de leurs hypothèses de travail. En revanche, les nombreuses remarques formulées par les uns et les autres montrent des recoupements : le rapport au sujet, l'actualisation (Franckel & Lebaud), l'effectif (Guillaume) et l'accidentel/momentané (Leeman) ; *en N* montre le contenu et le contenant (Guillaume), le manifesté (Leeman) et peut être vu comme manifestation de *il* dans *être en beauté* (Franckel & Lebaud) ; *en N* exprime le nouvel état de l'entité concernée par *en N* (Guillaume), à rapprocher du résultat du procès chez D. Leeman...
- 79 D'autre part, nous avons remarqué que le choix des verbes qui illustrent l'emploi de *en N* n'est pas étranger aux hypothèses finalement fondées à propos de l'invariant de *en*. Par exemple, la grande majorité des exemples donnés par les auteurs sont construits avec le verbe *être*, qui introduit indépendamment de *en* l'identité du sujet. Le sémantisme de *être* et son caractère attributif ne sont peut-être pas étrangers à la réversion sur le sujet à laquelle G. Guillaume conclut dans *être en prison*. Donc, cela implique qu'il est nécessaire de faire la part dans les emplois entre ce qui relève du sémantisme du verbe et ce qui relève du fonctionnement propre à *en*.

## 4. Les compléments de V en « *en N* »

- 80 La démarche que nous adoptons est celle proposée dans le cadre de la linguistique descriptive et appliquée par D. Leeman aux prépositions. Afin de décrire l'identité de *en*, on étudie ses distributions et on établit, en se fondant sur des critères syntaxiques et distributionnels, les listes des verbes régissant *en* et des paradigmes des noms qu'elle peut introduire.
- 81 Nous nous intéressons dans ce travail aux verbes susceptibles d'introduire un complément de verbe *en N*. Nous partons de l'hypothèse syntaxique selon laquelle si un syntagme doit nécessairement apparaître avec tel ou tel mot, c'est qu'ils sont étroitement corrélés et donc qu'ils peuvent mutuellement servir à la définition l'un de l'autre. D'autre part, il n'existe pas à notre connaissance de travaux ayant listé les verbes régissant *en*, en tout cas pas avec une application systématique des critères syntaxiques.
- 82 S'intéresser dans un premier temps aux seuls compléments ne (pré) suppose pas que *en* ait une identité différente dans les ajouts. Selon le principe de naturalité que nous adoptons, nous défendons l'idée d'une invariance d'emploi de *en*, qu'il introduise un complément ou un ajout (de SV, de P, d'énoncé) ; que le SP soit formé de *en N* (*en discussion*), *en V* (*en discutant*), *en Adj.* (*en haut*) ; que *en* soit préposition ou préfixe (cf. *mettre un lion en cage* et *encager le lion*, Khammari 2004a).

#### 4.1. Les critères pour les SP compléments de V et leur applicabilité à *en N*

- 83 Nous relevons dans A. Delaveau (2001) et F. Dubois-Charlier (2001) un ensemble de critères permettant de séparer les compléments de V des ajouts, sur des bases syntaxiques. Est considéré comme complément de V, tout SP obligatoire, non déplaçable en tête de phrase, à gauche du sujet (même s'il peut être topicalisé avec un effet de contraste), régi - *i.e.* sous-catégorisé - par le verbe, cliticisable, clivable par *c'est ... que* (*C'est en ami que Max se comporte*), pseudo-clivable, inclus dans la reprise du groupe verbal par la proforme : *le faire (aussi), en faire autant* ou *faire la même chose*.
- 84 Aucun de ces critères, pris isolément, n'est suffisant pour statuer sur la fonction de *en N*. Quand l'ensemble des critères est vérifié, nous concluons à un complément de V, mais la difficulté vient de ce que *en N* ne répond pas toujours à tous les critères avancés, d'autant plus que ces derniers ne sont pas facilement applicables quant à l'appréciation de l'acceptabilité de la phrase obtenue après manipulations syntaxiques. Nous préciserons ici les limites que posent certains critères.

##### 4.1.1. La suppression

- 85 Il est difficile de juger de la « nécessité » *grande ou moins grande* d'un constituant par rapport à d'autres (cf. Dubois-Charlier 2001), de l'importance de l'information véhiculée par un élément ou du degré de « précision dans l'interprétation » véhiculé par un syntagme donné (cf. Delaveau 2001) du fait que la formulation de ces critères est largement tributaire de l'intuition et de l'appréciation propres à chacun.
- 86 Ce critère n'est pas complètement formel car lié à ce que l'on entend par « changement de sens » : *Il vit en France* est synonyme de *la France est son lieu de vie*, alors que *Il vit* est plutôt à rapprocher de *Il est en vie*, seulement *préférer* et *aimer* dans *Il préfère Marie en robe / Il aime Marie en robe*, gardent-ils le même sens sans le SP ?
- 87 La suppressibilité d'un SP dépend du nombre de constituants de la phrase. Ainsi *Le matin* est supprimable dans *Il travaille le matin* (exemple emprunté à Dubois-Charlier, 2001 : 49), mais devient obligatoire dans *Il travaille le matin pour se reposer le soir*.
- 88 A propos de *Jean habite à Paris* où *à Paris* est obligatoire, O. Bonami (1999 : 24) relève la contradiction entre le caractère obligatoire du SP et son étiquette de « locatif ». A notre avis, il n'y a à priori pas de raison syntaxique pour ne pas considérer *en France, à Paris* comme compléments de V.

##### 4.1.2. La reprise par la proforme

- 89 Le complément de V est inclus dans la reprise du groupe verbal par la proforme : *le faire (aussi), en faire autant* ou *faire la même chose*. Ainsi,
- 90 *Max se comporte en ami et Luc en fait autant.*
- 91 vs
- 92 \**Max se comporte en ami et Luc en fait autant en frère* (*en ami* est complément de V)
- 93 comparé à :
- 94 *Max se déguise en clown et Luc en fait autant en femme* (*en clown* est ajout)



- 95 Les phrases obtenues par la proforme sont souvent peu naturelles, ce qui rend difficile le jugement d'acceptabilité.
- 96 D'autre part, le test semble mieux fonctionner avec *le faire* qu'avec *en faire* autant :
- 97 *La pluie courait en torrents et la grêle le faisait en déluge.*  
*La pluie courait en torrents et la grêle en faisait autant en déluge.*

#### 4.1.3. Le pseudo-clivage

- 98 « Un complément de V va avec V dans le focus, un complément de P va avec *faire* dans l'amorce » (Dubois-Charlier 2001). De même, le complément de V va dans la réponse à *Qu'est-ce que ... fait ?*. Ainsi :
- 99 *Ce que Max fait est (de) se comporter en ami.*  
 \**Ce que Max fait en ami est de se comporter.*  
*Qu'est-ce que Max fait ? — Se comporter en ami.*  
 \**Qu'est-ce que Max fait en ami ? — Se comporter.*
- 100 Tel qu'il est ici formulé, le critère est ambigu du fait qu'un ajout peut aussi se trouver dans le focus : *Il a acheté une table en mai.*
- 101 *Ce qu'il a fait en mai est d'acheter une table.*  
*Ce qu'il a fait est d'acheter une table en mai.*
- 102 Nous en proposons une formulation différente : le complément de V ne peut pas figurer dans l'amorce.
- 103 D'autre part, le pseudo-clivage et la reprise par la proforme ne se vérifient pas sur les sujets non agentifs et sur les verbes statiques. Bien que *en poissons* et *en civil* soient compléments de V (puisque non supprimables), les phrases suivantes sont inacceptables :
- 104 \**Ce que la rivière fait est d'abonder en poissons.*  
 \**La rivière abonde en poissons et la mer le fait / en fait autant en crustacés.*  
 \**Il est en civil et elle le fait en uniforme.*  
 \**Qu'est-ce que la rivière fait ?*  
 \**Qu'est-ce que la rivière fait en poissons ?*

#### 4.1.4. Cliticisation

- 105 Ce critère ne concerne que les SP introduits par *à / de* ou d'ordre locatif (même si tous les compléments en *à* ne sont pas cliticisables, cf. l'article de B. Lavieu dans *Modèles linguistiques* 53).
- 106 La reprise par un pronom clitique ne concerne pas les SP introduit par *en N*.
- 107 *La rivière abonde en poissons.* → \**Elle y / en / les abonde.*  
*Max traite Léa en ennemi.* → \**Il y / en / le traite Léa.*  
*Les arbres fleurissent en avril.* → \**Les arbres y / en / le fleurissent.*
- 108 Le fonctionnement est différent pour les attributs, où le SP introduit par *en* se comporte comme un adjectif : *Il est en civil (Il l'est) ; La note est en chinois (Elle l'est).*
- 109 La cliticisation est néanmoins plus problématique pour *Nous sommes en 2006* (? *Nous le sommes*) vs *Nous sommes enfin en 2006* (*Nous y sommes*), *La réunion est en salle 7* (? *Elle y est, ?? Elle l'est*)

- 110 En conclusion, nous conservons les critères de suppression, de déplacement, de reprise par la proforme, de clivage et de pseudo-clivage tel que nous l'avons redéfini, que nous appliquons de manière systématique à un large corpus de phrases construites avec *en N*. Au résultat, nous obtenons une liste de verbes recteurs de la préposition *en* introduisant un SP complément de V.

## 4.2. Éléments d'analyse

- 111 Nous allons analyser quelques-uns de ces verbes recteurs de *en* au regard des hypothèses précédentes. Nous partons de l'observation suivante : les remarques formulées, mettant en rapport *en N* et le sujet, concernent principalement le verbe *être* et des verbes assimilés, alors que ceux décrivant *en N* comme résultat ou nouvel état du sujet (du complément d'objet direct pour les transitifs) se réfèrent à des verbes assimilés à *devenir* (comme *finir en*, *tomber en* dans *finir en oppresseur*, *tomber en poussière*).
- 112 Comme *devenir*, les verbes *finir en*, *tomber en*, etc. supposent un processus d'évolution, de transformation pour le sujet. Il s'agit de savoir pourquoi *devenir* exclut *en N*, alors que l'on a *finir en N*, *tomber en N*, etc.
- 113 Une hypothèse possible est que *finir en N*, *tomber en N* supposent un processus déclenché de l'extérieur (La maison tombe en ruines (sous l'effet de qqch.) vs L'enfant devient raisonnable / un homme par une évolution naturelle, programmée intrinsèquement). *En* marquerait un résultat obtenu par un processus extérieur au sujet, ce qui ne serait pas compatible avec l'identité propre de *devenir*.
- 114 Confirme cette hypothèse le fait que l'on a difficilement \**Il devient souffrant, sauveur, serviteur* (état) mais *Il devient malade, sauveteur, serveur* (propriété) (cf. Kupferman 1991 et les travaux de J.C. Anscombe sur l'article zéro). *Devenir* introduit une propriété intrinsèque et non un état accidentel. L'incompatibilité de *en N* avec *devenir* laisse supposer que *en* n'introduit pas une propriété stable, intrinsèque. *En N* n'est pas non plus extrinsèque, il s'agit d'une propriété *accidentellement intrinsèque*, autrement dit une propriété présentée (ce qui rejoint l'idée du « résultat énonciatif » chez D. Leeman) comme momentanément inhérente, d'où l'effet d'actualisation dont parlent J.J. Franckel & D. Lebaud.
- 115 Certains verbes dénotent une transformation, au terme de laquelle *en N* introduit le nouvel état du sujet de  $N_0 V en N_i$  ou celui du complément d'objet direct dans  $N_0 V N_1 en N_2$  (*se muer en*, *aménager en*, *se commuer en*, *se fondre en*, *se confondre en*, *se changer en*, *se transformer en*, *s'ériger en*, ...). Ainsi, dans *De petites idées sur tout, qu'ils arrangent en une antithèse frappante*, il ne s'agit pas d'une amélioration des idées. *De petites idées* deviennent une *antithèse* au terme de la transformation et inversement, *antithèse* est l'état résultant de la transformation.
- 116 Dans *La sagesse la plus septentrionale devait s'anéantir en parfums*, la sagesse disparaît et devient parfums ; de même dans *Sa haine se fondit en amour*, la haine devient amour.
- 117 *Basculer en / Dégénérer en / Finir en* dans *Un pacte de mots basculait en souvenirs perceptibles / Notre travail ne saurait dégénérer en exploitation / Tout révolutionnaire finit en oppresseur*, introduisent aussi le nouvel état (*souvenirs perceptibles / exploitation / oppresseur*) de  $N_0$  (un *pacte de mot / notre travail / tout révolutionnaire*).
- 118 Avec *sembler*, *paraître* on n'a pas de processus mais un point de vue porté de l'extérieur : *La maison (me) semble en ruines / (me) paraît en ruines* renvoie à ce que je pense que la

maison est (*sembler* et *paraître* sont rangés dans les modaux). Mais ici *faire* pose problème (?? *La maison fait en ruines*) puisqu'il s'agit aussi d'un jugement porté de l'extérieur (*Elle fait vieux* = je trouve / pense qu'elle fait vieux).

- 119 Pourquoi a-t-on parallèlement *La maison (me) semble / paraît / a l'air en ruines*, et non ?? *La maison fait en ruines* ?. On n'a pas non plus *\*me fait en ruines* comme on a *me semble, me paraît, m'a l'air* et est également exclu *\*La maison fait être jolie* comme on aurait *semble être, paraît être, a l'air d'être jolie*.
- 120 Donc, en fait, *faire* se comporte comme *devenir* :
- 121 *L'enfant fait vieux, \*me fait vieux, \*fait être vieux*  
*L'enfant devient vieux, \*me devient vieux, \*devient être vieux*
- 122 Si l'on admet que, pour ce qui concerne le processus, *devenir* est de l'ordre de l'intrinsèque (= l'être qui évolue par nature) et du constat objectif (*\*me devient vieux*), on pourrait admettre que, parallèlement, pour ce qui concerne la modalité, *faire* est aussi de l'ordre du constat objectif de ce qu'est la personne par nature (autrement dit, *Cet enfant fait vieux* enregistrerait l'observation de caractéristiques naturelles, mais ne serait pas comme *Cet enfant (me) semble / paraît vieux* une opinion, présentée comme telle, sur l'apparence de l'enfant).
- 123 Dans *Il se croit / se voit / s'imagine en péril, en péril* marque cette fois-ci une propriété non de *il*, mais de ce que *il* fait, c'est-à-dire *se croire*. En effet, il ne s'agit pas ici d'une croyance, mais du résultat du jugement émis par *il*.
- 124 Les verbes *abonder en, se croire en, consister en, s'entendre en, s'exprimer en, se mesurer en, se chiffrer en, se partager en, se classer en, se décomposer en, démembrer en, se distinguer en, se diviser en* ne semblent pas toujours introduire une transformation. Ainsi, *en prés, champs et bois* dans *La part de Ferdinand consistait en prés, champs et bois* traduit une manifestation de  $N_2$  telle qu'instituée à un moment donné par le locuteur. *En  $N_1$*  est constitutif de  $N_0$ . On peut dire effectivement que *consister* introduit le mode particulier d'existence de l'occurrence *La part de Ferdinand* (il s'agit intrinsèquement de *prés, de champs et de bois*), mais que l'on pourrait avoir affaire à d'autres constituants (*clairières / demeure*), d'où le rapport de *en* à l'intrinsèque accidentel.
- 125 Cela se manifeste plus clairement encore pour *s'entendre en / s'exprimer en / se mesurer en* ou *se chiffrer en* ; dans :
- 126 *Les prix s'entendent en argent suisse / La cylindrée s'exprime en centimètres cubes / Les distances interstellaires se mesurent en années-lumière,*
- 127 *en argent suisse / en centimètres cubes / en années lumières* expriment le mode particulier d'existence de *Les prix / La cylindrée / Les distances interstellaires*, montré au moment de renonciation comme constitutif du sujet. Cependant, comme on peut aussi dire (en *francs belges / en millilitres / en kilomètres*), il s'agit de montrer *en N* comme momentanément inhérent, constitutif, intrinsèque du sujet, mais *en N* l'est de manière accidentelle, passagère - tout au long et uniquement pendant le temps de l'actualisation. On peut montrer qu'il en est de même pour des verbes introduisant une distinction, un classement - *se chiffrer, se classer en, se décomposer en, se distinguer en, se diviser en* dans :
- 128 *Suivant la nature de leurs symétries, les cristaux se classent en familles / La guerre s'est décomposée en plusieurs batailles tactiques / La littérature arménienne se divise en deux branches.*
- 129 Tous ces verbes donnent à voir le *en N* complément comme constitutif de  $N_0$  dans  $N_0 V$  en  $N_1$ , et de  $N_1$  dans  $N_0 V N_1$  en  $N_2$ , au moment de l'énonciation.

- 130 Les verbes supports (cf. entre autres Ibrahim (1996) et les nombreux travaux du LADL et du LLI) construits avec *en* N: *Capus va se liquéfier en tutoiements / On se dépensait en compliments / Les modernes s'épuisent en ingéniosités*, introduisent à la différence des verbes correspondants (*tutoyer, complimenter, s'ingénier*) un effet de quantité, d'intensité (cf. Khammari 2004b à propos de *être en pleurs, en sueurs, en sang*). Dans un énoncé comme *Capus va se liquéfier en tutoiements*, l'effet d'intensité est si important que *Capus* peut être assimilée à des « flots » de tutoiements, terme que D. Leeman (1998 : 103) emploie à propos de *se confondre en excuses (s'excuser)* et de *se répandre en injures (injurer)* où « N<sub>1</sub> désigne ce qu'est N<sub>0</sub> au terme du processus V », comme pour *dégénérer en, éclater en, exploser en, voler en*.
- 131 D'autres verbes construits avec *en* ont un comportement proche de ces verbes supports, ainsi dans : *La propriété s'en va en morceaux (se morceler), La droite se casse en segments (se segmenter), Il se confit en admiration (admirer), Ses yeux se consomment en brasier (s'embraser), etc.*

## 5. Conclusion

- 132 *En* N complément de V introduit une identité momentanée du sujet ou du complément d'objet direct (pour les verbes transitifs), laquelle identité est donnée à voir (par le locuteur) comme une propriété inhérente bien qu'elle ne le soit pas (N dans *en* N n'est pas intrinsèque essentielle). Avec *être*, il s'agit bien d'une propriété intrinsèque accidentelle (*être en civil, en grève*), avec les autres verbes (assimilés à *devenir*) *en* N est accidentellement intrinsèque (*La chenille se transforme en papillon, Il s'érige en apôtre*), dans le sens où la propriété est présentée dans renonciation comme intrinsèque, alors qu'elle peut ne pas l'être (*Il*, dans *Il se déguise en roi*, n'est pas roi ; mais tant qu'il est déguisé en roi, il est accidentellement, momentanément montré comme roi ; *il* revêt pour un moment tous les attributs d'un roi). Dans *Il est en prison*, *il* est prisonnier et peut cesser de l'être à sa sortie de prison, mais tant qu'il est *en prison*, *il* est prisonnier. Cette interprétation pourrait concilier ce que J.J. Franckel & D. Lebaud (*op. cit.*) pointaient comme une contradiction entre des effets de sens de *en* : d'une part, l'actualisation (qui empêche de dire \**La statue est en ville* où statue n'y est pas de manière momentanée par opposition à *Il est en ville* avec actualisation de *il* dans *ville*), de l'autre, l'intrinsèque (ex. *Il est en classe* où *il* prend les attributs du lieu). En fait, *être en ville* est une propriété extrinsèque de la statue, ? *Le poisson est en mer* n'est pas possible du fait que *être en mer* est une propriété intrinsèque essentielle de poisson, et *être en prison* ou *en ville* sont des propriétés accidentelles de *il*, présentées comme intrinsèques de *il* au moment de l'énonciation.

---

## NOTES

1. Cf. P. Jalenques (2002) « Études sémantiques du préfixe RE en français contemporain : à propos de plusieurs débats actuels en morphologie dérivationnelle » *Langue française*, 133 (74-90).

2. « La propriété est inhérente à un être (ou en tout cas, est vue comme telle), elle le caractérise. Le procès en revanche ne caractérise qu'un état passager d'un être. De façon lapidaire, la propriété est un trait essentiel d'une entité, alors que le procès ne concerne que les traits accidentels ». Ainsi ému t émotif. (Anscombe, 1990 : 275).

3. G ; Gougenheim (1970 : 59-60) rapproche en N du cas « translatif » de la langue finnoise « talo signifiant « maison, la ferme », le translatif taloksi veut dire « changé en maison, en ferme ». Cette idée de « translation », de passage à un état à un autre, est marquée en français par la préposition en ».

4. Laboratoire d'Automatique Documentaire et Linguistique.

5. Laboratoire de Linguistique Informatique (Paris XIII — Villetaneuse).

---

## RÉSUMÉS

Ichraf Khammari dégage les différentes identités attribuées à la préposition *en* selon les cadres théoriques (psychomécanique, approche culiolienne, linguistique descriptive harrissienne) et en teste la pertinence sur les énoncés construits sur le modèle *V en N* (*Max se comporte en ami*). L'étude de l'ensemble des propriétés syntaxiques, distributionnelles et sémantiques aboutit à une hypothèse différente, à la fois plus spécifique et générale que les précédentes : « *En N* complément de *V* introduit une identité momentanée du sujet ou du complément d'objet direct (pour les verbes transitifs), laquelle identité est donnée à voir (par le locuteur) comme une propriété inhérente bien qu'elle ne le soit pas. »

## AUTEUR

**ICHRAF KHAMMARI**

Université Paris X-Nanterre et CNRS-UMR 7114 (MoDyCo)